

Que vous ai-je raconté ?

Correspondance 1990-2000

GENEVIÈVE AMYOT – JEAN DÉSY

ÉDITIONS DU NOROÛT

CHEMINS DE TRAVERSE

Extrait de la publication

La collection « Chemins de traverse », créée pour permettre aux poètes, aux écrivains et aux artistes de mener une réflexion sur la création, la poésie ou l'art en général, se veut un lieu exploratoire de la pensée artistique.

COLLECTION
Chemins de traverse
(entre autres titres)

CORINNE BAYLE
Ombres d'amours en rêve

JACQUES BRAULT
Au fond du jardin

GUY CLOUTIER
Le goût de l'autre

NORMAND DE BELLEFEUILLE
Lancers légers

JEAN-FRANÇOIS DOWD
Le Briquetier et l'Architecte

MADELEINE GAGNON
Donner ma langue au chant

ALAIN MÉDAM
La retombée du temps

CHARLOTTE MELANÇON
La prison magique

ROBERT MELANÇON
Exercices de désœuvrement

PIERRE OUELLET
À force de voir. Histoire de regards
La vie de mémoire
Ombres convives

QUE VOUS AI-JE RACONTÉ ?

Que vous ai-je raconté ?

Correspondance 1990-2000

GENEVIÈVE AMYOT – JEAN DÉSY

ÉDITIONS DU NOROÛT

CHEMINS DE TRAVERSE

Le Noroît souffle où il veut, en partie grâce aux subventions du Conseil des Arts du Canada et de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec. Les Éditions du Noroît bénéficient également de l'appui du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec (gestion SODEC).

Couverture: Geneviève Desautels
Mise en pages: Martel en-tête

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2012
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

ISBN: 978-2-89018-842-6

Tous droits réservés © Éditions du Noroît, 2012

DISTRIBUTION AU CANADA
Dimedia
539, boulevard Lebeau
Saint-Laurent (Québec) H4N 1S2
Téléphone: 514 336-3941

DISTRIBUTION EN EUROPE
Librairie du Québec (DNM)
30, rue Gay-Lussac
75005 Paris
Téléphone: 01 43 54 49 02
Télécopieur: 01 43 54 39 15
liquebec@noos.fr

Éditions du Noroît
4609, rue D'Iberville, bureau 202
Montréal (Québec) H2H 2L9
Téléphone: 514 727-0005
lenoroit@lenoroit.com
www.lenoroit.com

Imprimé au Québec, Canada

Préface

J'ai eu l'immense privilège de correspondre avec Geneviève Amyot pendant dix années. J'ai rencontré cette grande poète pour la première fois au restaurant. Alors étudiants en littérature, nous invitions de temps en temps un écrivain ou une écrivaine pour discuter de son œuvre. J'ai ensuite lu tous les livres de Geneviève avant de lui écrire une première lettre. Par bonheur, elle m'a répondu. Puis, pendant des années, nous avons échangé sur nos vies et nos enfants, sur l'écriture et la littérature, sur nos peines, nos angoisses, nos amours et nos joies respectives.

Cette correspondance a duré jusque dans les dernières semaines précédant son décès. Toujours, j'ai eu le sentiment de pouvoir communiquer, mieux! de pouvoir communier avec cette mère de deux enfants qui, avec le temps, est devenue une amie. L'idée de publier notre correspondance a germé quelques années après sa mort, elle qui avait gardé dans un tiroir toutes les lettres que je lui avais fait parvenir, plus de 1000 pages. Moi, comme à mon habitude, j'avais précieusement conservé ses lettres, toutes écrites au crayon à mine. Ceux et celles qui connaissent par cœur certains extraits des *Petites fins du monde*, de *Corps d'atelier* ou de *Je t'écrirai encore demain* savent à quel point l'œuvre de Geneviève Amyot peut être considérée comme un trésor.

C'est humblement que j'ai pensé mêler certaines de mes propres lettres à celles de la poète. Au départ, mon idée était de mettre en évidence ses seuls écrits, un de mes buts, plus « pédagogique », étant d'éclairer son œuvre. Mais, bien vite, je me suis aperçu que

les lettres de Geneviève étaient souvent des réponses aux miennes, que nous parlions et discussions tout en écrivant, à cœur ouvert, et qu'il me fallait donc insérer les extraits les plus significatifs de mes lettres pour éclairer le corps du projet. Pourtant, jusqu'à très récemment, je ne me suis pas senti l'étoffe suffisante pour faire écho à l'extrême qualité de la parole de Geneviève Amyot. Peut-être parce que j'ai vieilli, j'ai fini par considérer que le moment était venu.

Toutes les lettres de Geneviève sont conformes à celles que j'ai reçues. Sauf pour quelques détails, l'essentiel de l'écriture qu'elle m'a si généreusement offerte entre 1990 et 2000 se retrouve dans cette correspondance. Ceux et celles qui aiment la poésie de Geneviève Amyot y retrouveront sa manière bien particulière de concevoir le monde, mais, surtout, de le rendre avec tant de simplicité et d'amour.

Merci à Paul Bélanger, éditeur du *Noroît*, qui n'a pas oublié de relancer le projet au printemps 2010. Merci à mes amis qui m'ont conseillé dans ce travail, plus particulièrement à Guylaine Maheux qui a retranscrit une bonne partie des lettres de la poète tout en apportant de précieux éclairages à mes propres lettres. Merci aussi à Aki Ayukawa qui a tapé de nombreuses lettres de Geneviève écrites entre 1995 et 1999. Merci enfin à Isabelle Duval, Isabelle Forest et Anne Peyrouse pour leur si généreux soutien.

Une pensée toute spéciale à Magali et à Olivier, les enfants de Geneviève, et à Benoît, son mari, qui ont lu et annoté le manuscrit.

JEAN DÉSY
Sainte-Brigitte-de-Laval,
automne 2010

1990-1991

Valcartier, le 17 septembre 1990

Bonjour chère Geneviève Amyot,

Comme je m'en veux de ne pas vous avoir écrit plus tôt. Je me dis que si je ne l'ai pas fait, si je ne vous ai pas dit que j'avais beaucoup apprécié la lecture de *Corps d'atelier*, c'est que je n'étais pas prêt, pas mûr, trop vert comme une petite pomme.

Hier soir, j'ai relu un morceau de ce texte où il est écrit que « La paix l'infinie beauté enfin / De la mer / Douce / La mer douce / Accueillante / La mer miséricorde / L'immense mer porteuse » nous sauve et nous berce, nous laisse dériver en dedans « Des petites chambres bleues pour rêver ».

Votre voix est unique, et tendre et forte et dure et douce. Je comprends pourquoi elle impressionne tant de gens. Mais il me semble que bien peu vous le disent. C'est bien triste et bien désolant d'être tout nu dans le sable des déserts, et moi, je vous écris parce que je me sens souvent dépossédé du bon sens, car je n'aime plus vraiment qu'une chose : écrire. Mais si on ne me lisait pas, je n'écrirais pas. Si je n'avais pas la conviction qu'on allait me lire, je perdrais des forces. Je vous écris donc après vous avoir lue.

Je connais maintenant l'amour inconditionnel que vous portez à vos enfants. Je vous écris pour cela aussi. Il me semble qu'on écrit toujours trop tard, et à la dernière seconde, des mots sucrés que l'on aurait dû goûter avec quelqu'un d'autre, et de manière désintéressée, car le vrai désintéret n'existe que rarement, chez quelques âmes perdues ou chez les petits enfants, ces innocents qui, seuls, peuvent espérer accéder à tous les royaumes.

Bonne journée, Geneviève Amyot,

Jean Désy

Septembre 1990

Bonjour Jean Désy,

Merci de votre bonne lettre. Je suis ces temps-ci comme une petite fille qui réclame encouragement... Les enfants sont tous les deux à l'école maintenant. Je me remets à l'écriture plus assidûment, mais c'est avec d'énormes ambivalences. Mon besoin à moi est toujours là, toujours aussi impérieux, aussi neuf, et même beaucoup plus clair. Et tant que je ne considère que ça, tout va très bien. Mais voilà, il n'y a pas que ça. Qui c'est qui lit encore des livres de nos jours? Et des comme les miens, en plus, si fort peu distrayants, qui ne flattent pas les méninges dans le sens du poil? Qui c'est, le soir après la job, qui n'est pas branché sur une machine à pitons, l'avenir, bien sûr, étant tout entier dans le grand art du piton? Serais-je un dinosaure, docteur? J'ai la quarantaine terriblement intransigeante, mais mes rapports à mon crayon au plomb me sont indispensables. Alors...

J'adore les petites lettres candides. Il nous en manque tant. Et je pleure. Je pleure aujourd'hui parce que ce monde manque de tant d'autres choses aussi. Par exemple de bonté. Par exemple de tendresse. Et qui ose encore parler de compassion? Et de chaise berçante? Ce monde m'effraie plus que jamais.

C'était, cher Jean Désy, une petite lettre plaintive. Qu'en pensez-vous?

Geneviève Amyot

Valcartier, le 3 décembre 1990

Chère Geneviève Amyot,

Vous me dites que votre lettre était plaintive. Je ne crois pas. Elle était vraie, et rare, parce que presque plus personne ne se préoccupe de la tendresse, bordel! Même chose pour la compassion! Quant aux chaises berçantes, elles ont l'insigne avantage de nous bercer d'illusions, et moi, je ne vis bien que depuis le jour où toutes mes illusions se sont concrétisées, donnant de petits « poaimes » à propos de la mer dont plusieurs ont ri.

Merci, Geneviève Amyot, de répondre au pou, à la tique, au morpion que je suis, agrippé comme je le suis aux poils d'un pubis occidental si confortable. Merci de cette lettre qui dit plus que bien des littératures. Ce sont les écrivages avec des gens comme vous qui me tiennent le plus à cœur. Autrement, que de solitude dans le cosmos effrayant, n'est-ce pas ? N'est-ce pas ?

Jean Désy

Vendredi 14 décembre 1990

Cher Jean Désy,

Je viens juste de terminer deux « espèces de lettres » sur la mort, à la suite de celle que j'ai lue à Laval cet automne. Sur la mort et les mystères, sur nos différents rapports à elle et à ceux qu'elle a déjà emportés. Tout cela coloré d'enfance, bien sûr, et de détresse, de joie, de terreur et d'attirance, de révolte et de quête de beauté. Je ne sais pas où je m'en vais avec ces « petites phrases » qui n'étaient pas le moindre à mon programme, je ne sais que mon besoin de les faire, en dépit de la peur, et je les fais avec une lenteur de tortue sans pattes, dans la nécessité qui s'impose tout à coup de décanter davantage. Si ça donne un livre, ce sera sur la métamorphose, et sur l'affection humaine, qui est, je pense, notre seul lieu possible de passage.

Geneviève Amyot

Valcartier, le 25 décembre 1990

Bonjour Geneviève Amyot,

C'est le 25, plein Noël. Je reviens d'une promenade en forêt avec les deux petites – les raquettes qui se détachent, le bébé qui braille parce que la neige vient de pénétrer dans ses mitaines. Je vous écris parce que c'est maintenant l'accalmie, juste avant le repas sacré. J'étais très content de votre dernière lettre, que j'ai lue hier un peu avant notre départ pour la messe de huit heures, en famille. La petite est vite devenue fatiguée de tout ce brouhaha de Noël. Elle

voulait se coucher dans le capot de chat de la bonne femme du banc d'à côté... C'est terrible comme ça ne comprend rien à cet âge-là ! J'exagère... Mais quand même ! Vous avez tout à fait raison de dire que l'affection humaine est notre seul lieu possible de passage. Sans cette affection qui nous lie les uns aux autres, nous serions si tristes devant la mort qui est si épouvante. Car n'est-ce pas qu'elle est épouvante, la mort ? Avez-vous aussi peur que moi, parfois, quand il fait gris et que les militaires nous menacent avec leurs bombes ?

En attendant, je fais des gardes de nuit à l'hôpital, très éprouvantes et très tristes. L'autre nuit, une dame est venue mourir dans mes bras. Que de morts réelles à supporter ! Quelle responsabilité épouvantable qui est placée sur mes épaules ! J'en fais de l'arthrite ! J'aurais ben dû ne pas étudier, comme ne le voulaient surtout pas mes parents qui souhaitaient que je sois le plus heureux possible. Mais le bonheur, en dehors de la vie des petits enfants qui mangent de la neige ou qui décident de pisser sur le plancher de la cuisine pour voir ce que ça donne, eh bien, le bonheur...

Je suis malgré tout heureux avec cette famille qui m'oblige à gagner ma survie et la leur. Voilà la dernière qui envahit mon bureau. Je vous laisse...

Jean (Noël) Désy

Lauzon, le 6 janvier 1991

Bonjour Jean Désy,

J'avais bien l'intention de répondre à votre lettre de Noël en plein jour de l'An, avant souper, bien sûr... mais ma visite est arrivée beaucoup plus tôt que prévu... et écrire à un docteur en dessous du nez d'une poignée de visite bien habillée est un risque que je ne puis me permettre de prendre, car j'ai le projet relativement bien arrêté de vivre encore quelques années et j'ai horreur de fêter le jour de l'An seule avec ma trop petite gang. Alors voilà. Il me restait les Rois. Nous sommes donc, comme bien sûr vous vous en doutez, quelque part avant le repas du soir...

Et puis voici. Vous allez peut-être me trouver épaisse, ou sans cœur, ou pire, mais j'espère que pour les années qui viennent et

quelques autres, il vous sera encore impossible de vivre, comme vous le souhaitez, de toutes vos pourtant fort belles « écrivaileries », parce que... parce que cette place que vous occupez au chevet de nos jus et de nos os, au chevet de nos viscères et de nos ganglions, et de nos placentas, au chevet de nos terreurs, de nos rages, et de nos espérances, cette place vous confère une façon de nommer l'essentiel qui ne peut être celle d'à peu près personne d'autre ici, mais qui est, je le pense, strictement indispensable... Donc, il y a quelques jours, cette femme est morte à l'urgence de l'hôpital. Dans vos bras. Il faut que vous nous disiez comment sont maintenant vos bras. Ce qui, de cette femme, demeurera à jamais en eux. Comment désormais vous étreindrez votre blonde et vos enfants ? Avec quelle charge supplémentaire ? Quelle horreur transmutée ? Quelle pitié ? Quelle force et quelle impuissance à la fois ? Et de quelle couleur, maintenant, la tendresse ? Creusez, creusez, cher docteur et dites-nous ce qui doit être dit...

Peut-être que j'ai l'air de divaguer. Alors tant pis ! C'est qu'il me semble que cette littérature de professeurs de littérature risque souvent de se mordre la queue... et tout le monde sait que ça ne fait pas des enfants forts...

Pour revenir à cette femme morte à l'urgence... Je n'ose questionner davantage... J'espère que vous allez bien.

Le 10 janvier, j'aurai 46 ans... et je ne le prends pas trop mal... Tous mes vœux de bonne année à vous et à votre si beau monde, et bien le bonjour,

Geneviève Amyot

Valcartier, le 8 janvier 1991

Bonjour bien, Geneviève Amyot,

Quelle belle lettre des Rois, des Mages et de toute la ribambelle des fêtes ! Je vous lis et vous relis et je me dis que je ne lâcherai pas. Je me dis que des malades, c'est comme les pauvres, il y en aura toujours et, comme les sous, il en faudra toujours. Alors, je me prépare à un nouveau quart de travail à l'urgence.

Les dames qui meurent dans nos bras nous rappellent trop que ce sont nos mères, ou nos blondes, ou même nos propres filles qui mourront peut-être un jour dans nos bras. C'est très épouvantable d'y penser. L'écriture m'oblige à y penser tandis que le travail à l'urgence n'oblige pas à tant penser. Peut-être en vaut-il mieux ainsi.

J'ai plus que jamais l'intention de plonger dans le seul univers qui en vaille la peine pour moi, la littérature ! Mais comme je ne sais pas très bien comment aborder cet univers... Et puis, il me reste trop de choses à apprendre de la vie. Je dois piocher. Alors, je pioche. Marteau sur ma tête et l'enclume en dessous. Je croyais avoir terminé un roman. Mais un lecteur ami m'a dit qu'il me fallait recommencer. Je n'en dors plus. Je ne mange plus. Je ne baise plus. Quoi faire, docteur ? Suis-je malade, souffrant, agonique ? Je recommencerai mon roman. Je suis un brin fatigué.

Jean Désy

Lauzon, le 14 janvier 1991

Cher Jean Désy,

J'ai bien aimé l'article du *Soleil* à propos de vous. C'est intéressant, vivant, ça donne envie de vous lire. Ces propos sur votre métier et les gens avec lesquels il vous met en contact, ces propos sur votre démarche parallèle et connexe d'écrivain me passionnent drôlement, plus que ces discours d'intellectuels sur le langage... « Retourne vite à l'étude du point virgule dans l'œuvre de Claudel » que je disais à un ancien chum dans *La mort était extravagante*, « mais surtout ne te retourne pas quand éclatera le ventre de ton propre père »... ou quelque chose comme ça (c'est de 1994 !).

Cré vèreux, v'là que je me cite ! Ça doit être à cause de cette histoire de prix. Le 17 au matin, c'est-à-dire très bientôt, le Conseil des Arts en personne, et sans doute au complet, doit téléphoner à ses mises en nomination (qui tous, comme moi certainement, auront la langue pendante et les oreilles en tour penchée de Pise), pour annoncer qui perd-gagne. Alors voilà, ça m'énerve... Au début, il m'a semblé que la mise en nomination me suffisait pour

me remonter le moral et m'orienter dans mes choix, qui s'étaient mis à branler dans le manche depuis mes 233 ventes pour *Petites fins du monde*, ce livre qui était pour moi un banc d'essai pour ce vers quoi je voulais aller : un roman sur la maternité... Mais plus le temps file, plus je dois m'avouer que, oui, je le prendrais ben, le divin prix. Ça fait pas mal longtemps que je travaille toute seule dans mon coin. Et dans des conditions qui, au début, je vous assure, n'étaient pas ce qu'il y a de plus rigolo. Je n'ai jamais eu envie plus que ça d'être une officielle : je suis sauvage et prude (vous allez dire que « prude », on dirait pas ça à me lire). Mais là, sauvage pas sauvage, être reconnue par la « Patente » comme étant quelqu'un qui fait quelque chose de valable, très valable même, je ne cracherais pas là-dessus... Et puis j'ai des trous dans tous mes collants. Et puis il faut changer de char. Et puis ma famille et même mon chum aimeraient tant que j'écrive *Les filles de Caleb*... Et puis ma belle-famille, c'est encore pire. Je crois que je devrais tout laisser tomber ça et rentrer chez les sœurs... mais qui prendrait soin des enfants ? Malgré toutes ces affaires, je travaille beaucoup... Et puis j'adore l'hiver et ses enveloppements, et ses enfermements...

Bon, je m'apprêtais à faire une bien belle phrase sur les enfermements de l'hiver, si favorables aux intimités, à la méditation et tout... Sur ces entrefaites, oui oui oui je dis bien sur ces entrefaites, sur ces entrefaites on ne peut plus précises et exactes, ma fille est arrivée de l'école, a eu de la misère avec la porte-qui-colle, a sonné, j'ai tiré fort sur la poignée de la porte-qui-colle comme je le fais chaque jour d'hiver, et la poignée de la porte-qui-colle en hiver m'est restée dans les mains. Maudit bungalow de cul ! Et mon chum qui ne doit rentrer qu'en fin de soirée, et qui va se retrouver, à la noirceur pis au frette, la poignée dans le creux de la mitaine !...

Je vous laisse donc, avec promesse de tout vous dire la prochaine fois sur la fin de cette palpitante aventure.

Bien le bonjour, Jean Désy,

Geneviève Amyot

P.-S. La phrase à propos des enfermements de l'hiver, c'était, je vous assure, absolument sublime, quel dommage, mais après la

poignée de porte, rien à faire, ça se place absolument pas, quel dommage, et comme parfois la vie horriblement nous malmène... n'est-ce pas, Jean Désy?

18 janvier 1991

Bonjour Geneviève Amyot,

La guerre qui se déroule en Irak me rend triste ces temps-ci. Se pourrait-il que je sois devenu plus conscient de la folie qui habite l'inconscient collectif? Je veux demeurer normal, petit insecte en proie à la quotidienneté, à la misère tranquille qui ajoute les années aux années. Mais un peu partout, on se tire des bombes par la tête et c'est comme s'ils me les lançaient en plein crâne.

Votre dernière lettre m'a fait grand plaisir. Sympathique, cette attente d'un prix. J'espère de toutes mes forces qu'il vous tombera dans les mains. Parce qu'un prix, ce n'est pas la gloire, ni la richesse, c'est plutôt le coup de fouet supplémentaire qui donne l'énergie d'écrire, encore et encore. Car cette écriture qui fait mal devient intolérable à la longue, et très fatigante. Et il faut bien quelques réconforts, dont ces prix qui confirment que l'écrivaine ou l'écrivain ne perd pas toute sa vie à gribouiller pour rien ni personne. C'est toujours très rude de tâter du néant avant la mort, pendant que la vraie vie déborde aux alentours avec les enfants qui chantent le matin en partant pour l'école, gaillards et confiants dans leur destinée, car leur destinée reste dans leurs traces sur la neige, dans leurs chicanes ou dans leurs rires fous. Ils ont compris, eux, les enfants, que vivre demande de l'innocence et un peu d'obscurité. Ou ils n'ont rien compris, et c'est encore mieux! Pas trop de lucidité, sinon, nous trouvons les moyens de bâtir une bombe et nous la lançons sur la gueule de notre voisin, car il y a toujours un voisin qui enquiquine quelqu'un quelque part.

Aaah, comme je suis déprimant ce matin! Mais il fait noir avant sept heures, et George et Saddam se lancent des balles de neige dans la cour de l'école en se traitant de gros noms. Et ça me fait chier et ça me donne le goût de dormir. Bang! Un missile de pacotille dans le jardin d'un ministre et c'est fini! Cibolle! Vaut-il

la peine d'écrire *Hamlet* ou de peindre *La Joconde* quand, à tout bout de champ, la psyché collective prend la mort aux dents et décide de repartir à zéro ?

Excusez-moi pour cette petite crise, chère Geneviève Amyot. Ma prochaine lettre sera drôle à s'en écrabouiller les côtes et la rate et la foi.

Jean Désy

Lauzon, le 21 janvier 1991

Cher Jean Désy,

Moi non plus je ne trouve pas ça rigolo cette humanité qui a envie à tout moment de tout faire sauter pour des motifs qui ne seront jamais qu'un nom d'emprunt pour la démence. Je ne trouve pas ça rigolo ces explosions nous renvoyant à la violence horrifiante d'une espèce dont nous sommes pourtant des numéros en tous points semblables à ces numéros treize qui tirent leur merde à tuer en se prenant pour des petits héros. Cette espèce que nous reproduisons, ravis, tragiquement ravis, contemplant dans l'extase inquiète de nos corps vieillissants l'ardeur assurée de ces petits corps frais qui tant leur ressemblent, et que l'on nous réclamera, tantôt, comme chair à missiles...

Tableau n° 1

Une grande maison calme. La campagne, Saint-Frédéric, Beauce. Une femme allaite son enfant. Un fils premier-né. Elle est seule avec le bébé. Elle regarde la télévision. Une émission sur le général Tito. La vie et l'œuvre. Un résumé des deux grandes guerres. Auparavant, elle aimait ce genre d'émissions : l'histoire. Ils appellent ça l'Histoire (le reste étant une forme mineure, à l'usage de quelques rêveurs : l'histoire de l'art, des idées...). Tout à coup, son fils au sein, l'histoire en pleine face, la vraie, celle du meurtre, du pillage, du viol et de la destruction, tout à coup elle comprend qu'elle ne pourra plus jamais voir les choses à « leur » façon, considérer comme des « héros » ces organisateurs de tuerie, adhérer à leur mythe et à leur logique. Elle ferme la télé et garde longtemps

Que vous ai-je raconté? a été composé
en caractères Minion corps 11
et achevé d'imprimer par Marquis imprimeur
le huitième jour du mois de mars 2012
pour le compte des Éditions du Noroît.

DIRECTION LITTÉRAIRE
PAUL BÉLANGER ET
PATRICK LAFONTAINE

Le logo du Noroît est extrait d'une eau-forte de Marc Séguin

COLLECTIFS

dirigé par CLAUDE BEAUSOLEIL

Héritages du surréalisme

dirigés par PAUL BÉLANGER

Saint-Denys Garneau, la clef de lumière

*Nous voyagerons au cœur de l'être. Autour
d'Hélène Dorion*

dirigé par YVES LAROCHE

*Le désaveuglé. Parcours de l'œuvre de Robert
Melançon*

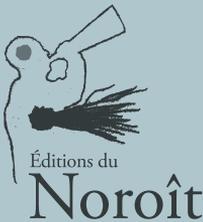
La correspondance entre Geneviève Amyot et Jean Désy, qui s'est étendue sur une dizaine d'années, est une occasion unique d'entrer dans l'intimité d'un échange où la création et l'écriture constituent la base d'un dialogue qui par ailleurs déborde la littérature et s'incarne dans la vie même. Création, maternité, littérature, voyages, réflexions sur la vie, le temps, etc., tout se mêle au quotidien, dans une ferveur qui ne se dément jamais. D'une lettre à l'autre, ils s'abandonnent en toute amitié. Ainsi naît un dialogue révélateur qui nous captive.

Jean Désy a eu la générosité de réunir un choix de ces lettres parmi les quelques mille de la correspondance, donnant à lire un document unique, un « trésor », comme il le dit lui-même. Nous l'en remercions. Nous remercions aussi vivement la famille : Magali, Benoît, Olivier.

Geneviève Amyot laisse une œuvre incomparable, dont *Je t'écrirai encore demain* est certainement un sommet. Elle a également publié aux Éditions du Noroît : *La mort était extravagante*, *Dans la pitié des chairs* et *Corps d'atelier*.

De plus, elle a publié des romans et des récits chez VLB Éditeur. Une cassette audio d'extraits de *Je t'écrirai encore demain* est disponible aux Éditions du Noroît. Une réédition de *La mort était extravagante* suivi de *Nous sommes beaucoup qui avons peur* a paru en 2003.

L'écriture voyageuse de **Jean Désy** le mène aux quatre coins du globe. Il publie depuis vingt ans une oeuvre faite de romans et de contes, de « relations » de ses voyages dans le grand Nord, notamment. Il enseigne à l'Université Laval en médecine et en littérature. Signalons, parmi ses dernières parutions, *Nepalium tremens*, un roman dont l'action se déroule dans l'esprit enfiévré d'un voyageur qui passe à deux doigts de mourir au Népal.



C.P. 156, Succursale De Lorimier
Montréal (QC) H2H 2N6
www.lenoroit.com